

L'amitié polémique

François Ricard

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2407ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, F. (2006). L'amitié polémique. *Contre-jour*, (10), 185–190.

L'amitié polémique

François Ricard

Je connais Yvon Rivard depuis presque aussi longtemps que je me connais moi-même, si l'on entend ici par le mot « connaître » le fait de découvrir, à mesure que le temps passe et qu'un être vous devient toujours plus familier, toujours plus proche, que vous en savez de moins en moins à son sujet, et que cette proximité, si elle vous rend incapable de vous passer de lui, ne fait en même temps que vous rendre son identité de plus en plus énigmatique, sa vérité de plus en plus insaisissable — et toutes deux, pourtant, toujours plus irremplaçables. Et c'est ainsi qu'avec les années, quand vous croyez que votre vue baisse, c'est le brouillard, autour de vous comme dans votre propre cœur, qui ne cesse d'épaissir.

Enfants du même pays, nés dans des villages distants de quelques kilomètres à peine, ayant grandi dans le même univers culturel et social, Yvon Rivard et moi sommes devenus amis il y a plus de quarante ans maintenant, à l'époque du collège classique. Et nous ne nous sommes pour ainsi dire jamais quittés par la suite, ayant fait les mêmes études en même temps dans les mêmes villes, admiré les mêmes maîtres, entrepris les mêmes voyages, pratiqué le même métier dans la même institution, collaboré aux mêmes revues, vécu toute notre vie dans le même petit milieu, entourés des mêmes gens, dans le même paysage intellectuel et

moral. Bref, nous ne sommes pas devenus seulement des amis, mais plus ou moins des frères, presque des jumeaux, et le lien entre nous, c'est certain, ne se brisera qu'avec la mort.

D'ici là, nous avons, lui et moi, et nous continuerons vraisemblablement d'avoir les mêmes opinions sur une infinité de sujets. Nous aimons et nous détestons en très grande partie les mêmes choses, les mêmes personnes, les mêmes traits. Nous éprouvons la même passion pour la littérature, le même dédain de la bêtise, la même indignation devant l'injustice et la souffrance d'autrui. Nos habitudes de vie se ressemblent ; nos agendas contiennent pratiquement les mêmes obligations ; nous avons plein d'amis communs, quelques ennemis aussi ; nous lisons très souvent les mêmes livres, nous voyons (et surtout ne voyons pas) les mêmes films ; nous nous donnons constamment des nouvelles l'un de l'autre ainsi que de nos proches ; nous nous entrelisons, nous discutons, nous conversons. Tant et si bien que, semblables à un vieux couple de mariés, nous savons pratiquement tout l'un de l'autre, sauf ce qui, bien sûr, ne peut ni ne doit être dit.

Mais ce que nous savons avec le plus de certitude, depuis tout le temps que nous nous connaissons, c'est que le lien qui nous tient ensemble aujourd'hui, qui nous *oblige* pour ainsi dire à rester ensemble, n'a plus rien à voir avec les ressemblances de tempérament ou les communautés de vues ou de goûts qui ont pu nous rapprocher au début. Ce serait même tout le contraire. Notre lien le plus puissant, celui qui nous rend le moins capables de nous passer l'un de l'autre, n'est autre à présent que le *désaccord* qui existe entre nous, un désaccord radical, absolu, qui a dû se créer au fil des années, plus ou moins à notre insu, mais dont nous n'avons pris conscience qu'avec l'âge, au fur et à mesure que le temps faisait son œuvre en chacun de nous. Nous n'en avons éprouvé, ou du moins je n'en ai éprouvé ni stupeur ni regret, mais plutôt une sorte de soulagement, presque de joie, en comprenant que c'était là le plus beau fruit de notre amitié, son fruit le plus mûr et le plus précieux probablement : la découverte de notre dissemblance profonde, irréductible, reposant sur ce que chacun de nous avait de plus personnel, de plus profondément enraciné en soi, donc de moins « négociable », car cela tenait à l'être

même, au sentiment que chacun avait de sa propre existence et de ce qui en constituait le noyau dur, la dernière limite.

Ainsi notre amitié est-elle entrée dans sa phase à la fois la plus tranquille, la plus riche et la plus vraie peut-être : c'était devenu une amitié *polémique*.

*

Je me demande parfois : comment se fait-il qu'ayant suivi des parcours aussi semblables nous en soyons venus, lui et moi, à posséder, non pas des valeurs, mais certainement des philosophies, des sensibilités et même des aspirations aussi dissemblables, particulièrement à l'égard de ce qui demeure notre idole la plus chère, la littérature ? Il faut croire que, dans la vie des êtres, les déterminations les plus marquantes ne sont pas nécessairement celles que privilégient les sociologues, puisque toutes ces déterminations, dans notre cas, qu'il s'agisse de la génération, du milieu, de la classe sociale, de l'idéologie même, devraient faire de nous des sortes de sosies interchangeables alors que l'essentiel, aujourd'hui, semble nous éloigner ou du moins nous distinguer si fort l'un de l'autre. Quelle est donc cette force aveugle qui, sans que nous le sachions, nous façonne et nous oriente ainsi de manière si imprévisible et, à partir des mêmes matériaux, fait tel visage à celui-ci et tel autre à celui-là, donnant à chacun sa manière propre de voir le monde et de l'habiter ?

Cette force est d'autant plus mystérieuse — et puissante — qu'on ne la voit jamais à l'œuvre directement. C'est seulement après le passage des années, une fois qu'il s'est accompli et qu'il n'y a plus qu'à en constater le résultat, que son travail devient visible. Un jour arrive où l'on se dit : notre amitié est indéfectible, je serais prêt à tout pour le seconder dans ses entreprises et pour lui épargner les malheurs, mais le territoire qu'il s'est construit — son territoire moral, intellectuel et esthétique —, si beau qu'il soit, si admirable, n'est plus, ne peut plus être le mien ; nos chemins se sont séparés, et c'est chacun de notre côté, quoique du même pas, que nous irons à notre disparition.

Ce jour-là, comme je l'ai dit, n'est pas nécessairement un jour triste.

*

L'on me demanderait en quoi consiste exactement ce désaccord que je serais bien en peine de répondre. Parfois, je me le résume pour moi-même par quelques oppositions simples (simplistes) : lui, si grand prosateur qu'il soit, écrit dans l'horizon ou sous la lumière de la poésie, alors que je ne cherche qu'à m'enfoncer toujours plus bas dans la prose. Il poursuit l'illumination et la connaissance ; je ne goûte que le rire et les charmes loufoques du désenchantement. Il a la foi, ou du moins l'espérance de la foi, il aime l'être du monde et veut l'aimer toujours plus largement ; je suis un incroyant qui ne voit partout que parodies et pièges. Il désire le salut à travers « l'expérience d'un monde indivis dans lequel la conscience n'est plus déchirée entre le dedans et le dehors », entre les mots et les choses, entre le temps et l'éternité ; je sais que nul n'obtient jamais le salut, quoi qu'il fasse, et que la division, l'obscurité, la mortalité sans gloire sont la condition humaine même, à quoi nul n'échappe autrement que par l'illusion. Il évoque « l'œuvre de rédemption à laquelle se livre le roman » ; je ne suis attaché qu'à son œuvre de profanation et de démystification. Il est l'ange, je suis la bête. Il est le philosophe aux yeux tournés vers les étoiles, je suis le type tombé au fond du puits. Peter Handke et Virginia Woolf sont ses dieux ; s'il me fallait à tout prix choisir, je donnerais tous leurs livres pour un seul chapitre de *Bouvard et Pécuchet* ou de *Mangeclous*. Il contemple, je doute ; il cherche la vérité, je ne vois partout que le mensonge. Bref, c'est lui l'écrivain, le créateur, l'auteur d'une œuvre maintenant mûre, que j'ai eu le privilège de suivre de près depuis ses tout débuts et que je considère comme l'une des plus exigeantes et des plus belles qui s'écrivent ici ; pour ma part, je mets bout à bout des petites chroniques pour en faire des livres de peu de conséquence...

On n'aura rien compris à ce que je dis là si on y décèle la moindre pointe d'envie ou d'amertume. Je ne pourrais pas, je ne voudrais pas être à sa place ; et pour rien au monde il ne voudrait être à la mienne. Et pourtant, j'ai besoin que sa place existe, et qu'il l'occupe aussi fortement qu'il le fait ; sinon, c'est ma propre place qui perdrait une partie, peut-être la plus grande partie de son sens, et qui se transformerait en la plus étouffante des prisons. Car seule l'amitié polémique comme celle qui nous lie peut rompre l'immobilité et libérer du ressassement sans fin.

1969. Après un an à Paris, nous avons décidé d'aller poursuivre nos études à Aix-en-Provence, où les loyers étaient plus abordables, le soleil moins rare et l'atmosphère plus propice, croyions-nous, à l'achèvement de nos thèses. Avant de nous installer, ma femme et moi avons pris quelques semaines de repos au Québec, dans nos familles, tandis qu'Yvon et sa femme partaient vers la Costa Brava avec des amis poètes. Puis l'été a passé et nous nous sommes retrouvés tous les quatre à Aix, un soir de la fin août. Je m'en souviens comme si c'était hier. Cela se passait dans un studio non loin du Cours Sextius, où Yvon et sa femme logeaient en attendant de trouver la maison qui allait être la leur pendant les deux années suivantes (maison dans laquelle il finirait sa thèse sur Bernanos tout en se lançant dans l'écriture de son premier roman, *Mort et naissance de Christophe Ulric*). Quoique un peu inquiets de ce qu'allait être notre vie à Aix, ce « trou sublime », comme nous l'avait dépeint Jean Éthier-Blais, nous étions heureux de nous trouver de nouveau ensemble et si près de la Méditerranée (où nous n'irions pourtant pas une seule fois nous baigner). De son séjour en Espagne, Yvon avait rapporté, comme des millions de touristes sans doute, deux petites figurines en bois sculpté représentant Don Quichotte et Sancho Pança. Alors, pour marquer nos retrouvailles, et en signe de notre amitié, il m'a offert une des deux figurines en cadeau et a gardé l'autre pour lui. J'ignore s'il a encore la sienne aujourd'hui, mais la mienne, depuis lors, n'a jamais quitté les étagères de ma bibliothèque. C'était, bien évidemment, celle de Sancho.

Je dis : « bien évidemment », mais sur le coup, lorsque je me suis retrouvé avec l'écuyer (un gros bonhomme court et ventru, au visage un peu buté quoique prêt à éclater de rire, et dont la main gauche agrippe un sac qui doit être une bourse) plutôt qu'avec son maître (grand et mince, tenant fièrement sa lance et regardant vers le ciel — si je me rappelle bien), je n'ai pas été vexé (j'avais vingt-deux ans, j'aurais très bien pu l'être) mais, comment dire, un peu déçu et, surtout, intrigué. Yvon avait-il fait ce partage au hasard, ou était-ce de sa part un message implicite qu'il m'adressait, un avertissement, un jugement peut-être ? Mais la question s'est réglée d'elle-même puisque nous sommes convenus, dès ce soir-là, que nous échangerions nos figurines de temps à autre, afin que l'ingénieux hidalgo et son fidèle

compagnon se retrouvent tantôt chez lui, tantôt chez moi, selon l'humeur que nous inspireraient nos travaux et nos pensées.

L'échange n'a jamais eu lieu, bien sûr, et Sancho n'a jamais déménagé de chez moi. Peut-être est-ce par oubli, mais peut-être aussi parce que nous sentions confusément, Yvon et moi, que les choses étaient très bien ainsi, qu'elles ne pouvaient pas être autrement et qu'il ne fallait donc rien y changer. Don Quichotte, dans ma maison, aurait été en exil, tout comme Sancho dans la sienne ; mieux valait par conséquent les laisser chacun dans le lieu qui convenait le mieux à leur caractère et à leurs désirs.

Et c'est là que chacun d'eux, depuis, est resté.

Ce qui ne les empêche pas de demeurer les compères inséparables qu'ils ont toujours été. Car telle est l'amitié polémique qui unit Quichotte et Sancho : venus du même village, leurs tempéraments et leurs idées s'opposent si parfaitement, la folie de l'un est le reflet si parfaitement inversé de la folie de l'autre, que Sancho, sans la présence et les paroles de son compagnon, sait qu'il serait perdu.